

1940 (été)

Jacques GEORGES

Politique français

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 53 (octobre 1993), p. 9 et n° 70 (décembre 1997), p. 7.

L'auteur est arrêté et interné au camp de Gurs en vertu du décret Daladier du 18 novembre 1939 (interment des militants communistes).

Après Gurs, il sera interné au camp de Mauzac (Dordogne) et incarcéré à la prison de Nontron (Dordogne). Dès sa sortie de prison, il participe à la Résistance dans le département des Charentes-Maritimes. Il y demeure toujours.

Il est le frère du colonel Fabien.

Allocution prononcée au camp de Gurs lors des cérémonies du 27 avril 1997

C'est pourquoi, en ce lieu symbolique en tant qu'ancien interné de Camp de Gurs, je viens témoigner de ce que fut ce Camp de concentration français.

J'avais 20 ans en 1940 !
Mes 20 ans je les ai passés ici avec bien d'autres.

Qui étions-nous ?

Un peu de tout. Des détenus politiques (Communistes pour la plus part).

Des détenus pour propos considérés défaitistes.
Des déserteurs ou considérés comme tels après la débâcle.
Des collaborateurs de la 5^è Colonne (ceux-ci furent rapidement libérés).

Et enfin, des droits communs pour le plus grand nombre.

D'où venions nous ?

Evacués des prisons de Paris (La Santé - Le Cherche midi - Fresnes) après un voyage de 10 jours, à pieds et en autobus, mais aussi par le train pour certain, prenant au passage les détenus du Fort du Hâ à Bordeaux, nous arrivons le 21 juin 1940 dans ce camp de vacances comme l'écriront les journaux régionaux de l'époque. Ce camp construit par et pour les réfugiés des Brigades Internationales et des combattants Républicains Espagnols après la victoire de Franco.

A la place de cette forêt il y avait une forêt de baraques. Des baraques en bois avec des ouvertures mais pas de fenêtres pour les fermer, seulement des panneaux de bois qui laissait passer le froid de l'extérieur. Et tout ce bloc entouré de barbelés, gardés par des gardes mobiles français.

La vie dans cet enfer pour des milliers d'êtres humains, français, espagnols, allemands et autres.

Couchés à même le sol sur de la paille (fraîche au mois de juin, mais transformée en poussière au mois d'octobre). Dévorés par la vermine et les poux en raison du manque d'hygiène.

Chevauchés par d'énormes rats la nuit.

Grelottants sous l'unique couverture l'hiver.

Crevants de chaleur l'été.

Affamés par le peu de nourriture de mauvaise qualité, provoquant une dysenterie permanente qui alignait des queues interminables aux latrines très rustiques du camp.

Démoralisés par la promiscuité permanente à 50 par baraque.

Pour nous cela n'a duré que 6 mois, mais !...

Que dire des nouveaux arrivants d'octobre 40 !

Une cohue d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants traînant leur maigre bagage dans la boue.

Eux les juifs de Bade-Wurtemberg, dans les mêmes conditions, ils sont restés des années avant de finir enfumés dans les crématoires d'Auschwitz, livrés par Pétain aux nazis.

SOUVENIR D'UNE EVASION manquée !

GURS, fin octobre 40.

Cela fait presque cinq mois que nous végétons dans ce camp de misère. Comme tout le monde, je souffre de dysenterie, je suis dévoré par les poux, malgré l'épouillage quotidien. Le peu de linge que j'ai pu ramener de la Santé est en lambeaux. Et toujours pas de nouvelles de mon transfert à Périgueux où je dois être jugé.

Beaucoup sont déjà partis, mais il paraît que le tribunal militaire est embouteillé, malgré la rapidité des procès qui ne sont que de pure forme.

C'est pourquoi je décide, avec deux copains de ma baraque, de tenter l'évasion.

Après consultation de la direction clandestine de l'île et ayant obtenu son accord, nous nous préparons. Cela demande du temps car si l'on veut réussir, il faut tout prévoir.

D'abord, par l'intermédiaire d'espagnols chargés de l'entretien, nous obtenons un lieu de repli dans le Bordelais, car il faut disparaître de la circulation le plus rapidement possible.

Ensuite, il faut préparer le ravitaillement minimum pour le voyage car il n'est pas question d'avoir de contact avec la population avant d'atteindre notre refuge. Cela se fait petit à petit, avec l'aide de tous.

Il nous faut aussi fabriquer des cartes afin de ne pas nous égarer en chemin. Avec l'aide de camarades de la région et mon expérience acquise chez les scouts (j'avais 16 ans, c'était le bon temps !) nous arrivons à dresser un itinéraire correct.

Et les barbelés ?... Avec deux tiges de fermeture des portes des baraques, nous fabriquons une pince qui, après affutage sur de la pierre dure, coupera facilement les barbelés !

Nous sommes fins prêts ! Nous n'attendons plus que le brouillard qui, en cette saison, est très épais, ... quand il veut bien descendre sur le camp!. Chaque soir, nous restons assis sur le seuil de la baraque en attente de ce maudit brouillard. C'est long, et la lune brille toujours.

Mais le temps change enfin et l'espoir apparaît: ce sera dans quelques jours .

Et soudain...patatras !!! : mon nom vient d'apparaître sur une liste de transferts et il n'est pas question de laisser J. R... et ma belle-soeur Raymonde affronter seuls les juges, car je suis le principal inculpé dans cette affaire. (nous serons jugés le 12 novembre).

Deux jours se passent et, à l'appel du matin, il manque deux détenus dans notre baraque : ils ne seront jamais repris.

Mais moi, je ne retrouverai la liberté que six mois plus tard, à ma libération de la prison de NONTRON.

Jacques GEORGES,

arrêté le 2 décembre 1939 à Paris, prison de la Santé, camp de Gurs, camp de Mauzac, Périgueux, prison de Nontron (libéré le 1^{er} avril 1941)